PORTFOLIO ARTISTIQUE



BRENDA DIBRANI



BIOGRAPHIE

Brenda est née en Italie après l'exil provoqué par **la guerre du Kosovo**. Peu de temps après, sa famille s'installe à Saint-Chamond, là où elle passe son enfance et son adolescence.

Le 3 avril 2019 marque une rupture fondatrice dans la vie de Brenda Dibrani. Ce jour-là, elle décide de s'émanciper de sa famille pour entrer pleinement dans le monde de l'art. Un choix radical, une bombe lâchée, intime et nécessaire, posé comme un acte de liberté.

À travers sa décision, elle rend hommage à sa grand-mère et choisit de faire vivre, par son propre parcours, le rêve que celle-ci n'a jamais pu accomplir.

Née à Pescara en 1999, artiste **rom des Balkans**, elle vit et travaille aujourd'hui à Évian-les-Bains.

Elle transforme la **souffrance**, les **héritages** et les silences transmis en œuvres puissantes et immersives. Son travail artistique et d'écriture s'inscrit dans une recherche nourrie par la psychologie, explorant les **états d'âme** humains, la mémoire et les **cycles de la nature**.

La peinture sur napperons, l'installation immersive et l'écriture deviennent des espaces de confrontation et de métamorphose, où les blessures se révèlent, se déplacent et se transforment.

Chaque création ouvre un lieu de **réconciliation** , avec soi-même et avec les autres.

Son art interroge les schémas générationnels, les non-dits et les héritages invisibles, pour offrir une expérience artistique directe, émotionnelle et profondément transformatrice.

STATEMENT

Son travail artistique est **né d'un cri.**
Très tôt, elle comprend que créer serait vital.

Issue d'une communauté rom des Balkans, Brenda grandi dans un environnement où le corps des femmes était **traversé par les silences**, les traditions, les injonctions.

La création représente un processus, aller là où le corps ne peut pas toujours aller, mais où l'esprit insiste.

Mon travail s'ancre dans **l'autocritique**, **l'auto-analyse** et l'exploration des traumas transmis : **violences psychiques et physiques**, schémas générationnels, mémoires enfouies.

Ce qui m'intéresse, ce n'est pas la fuite, mais la confrontation.

Comprendre plutôt que taire.
Transformer plutôt que subir.

Les pratiques plastiques que j'explore, ce sont les zones de fracture entre intimité et **histoire collective**. Le textile, la peinture, le verre, le fil et le corps deviennent des surfaces de mémoire. Elle y cherche la tension entre fragilité et résistance, entre réparation et ravage.

Tout en développent aujourd'hui des **créations sur tissus chinés**, pensées comme des **actes de reconstruction et de recyclage**.

Où l'intime dialogue avec le collectif, **l'intrinsèque avec l'universel**. C'est ouvrir des brèches là où tout semblait figé. C'est faire de la douleur une matière active, capable de générer du sens, du soin et du lien.

Créer, pour moi, c'est résister, mais aussi pacifier. Je vois mon art comme un double mouvement :

- Ce qui le crée vient de **l'intime**, du vécu, des traumas, des héritages, du corps.
- Ce qui le développe vient du terrain, des expériences collectives, de la curation, du regard porté sur les autres œuvres et les autres récits.

CURRICULUM VITAE

EDUCATION

Master 2024 : Ecole d'art et de design de Grenoble mention Holobionte
License 2022 : Ecole d'art et de design de Grenoble, félicitations du jury.

EXPOSITION SOLO

2025 : "Maison de famille de genevois, Collonges-sous-salève.
2024 : *" Le talisman "* , Galerie L'étrange, Grenoble.
2023 : *" Résilience "* , Transfo, Grenoble.
2022 : *" La chute "*, Atelier Marie Kelly, Grenoble.
2021 : *" Le silence "* , CROUS Berlioz, Grenoble
2018 : *" l'invisible "* , ENSEIS dans la Loire, Firminy

EXPOSITIONS DE GROUPES

2025 : *" Nos histoires "* , *Galerie Henriette Delora, Grenoble.*
2024 : *" La fissure "* , Galerie Xavier Jouvin, Grenoble.

EXPOSITIONS CURATION ET SCÉNOGRAPHIE

2022-2023 : scénographe durant 1 ans chez Transfo 1 exposition par mois,Grenoble.

2023-2024 : directrice artistique durant 1 an chez Galerie l'Etranger, 1 exposition par mois, Grenoble

PRESSE



Grenoble

L'École supérieure d'art et design a été « magnifiquement restaurée »

Après des mois de travaux, l'École supérieure d'art et design de Grenoble-Valence a été inaugurée.

Vendredi 7 novembre, l'École supérieure d'art et design (Esad) de Grenoble-Valence inaugurait ses nouveaux espaces après de longs mois de travaux. Ce bâtiment historique, emblématique de la culture contemporaine grenobloise, a retrouvé toute sa splendeur et s'impose désormais comme un lieu de formation, de création et de diffusion artistique d'exception.

Pour marquer cette réouverture, une exposition réunissant les œuvres de dix-neuf jeunes artistes diplômés en 2024 et 2025 a été présentée dans les salles fraîchement rénovées.

rent des thématiques variées, reflet des préoccupations de la génération actuelle: le rapport à la nature et à l'habitat, les questions d'identité et de gen-

pements techniques et pédagogiques à la hauteur de ses ambitions. Son directeur général, Jérôme Delormas, s'en réjouit: « Ce bâtiment magnifi-

PEINTURES

La peinture est entrée dans sa vie comme une nécessité.

Au départ, ce n'était pas un choix esthétique, ni une ambition artistique c'était une **urgence intérieure**.
Elle avait besoin **d'extérioriser** ce qu'elle n'arrivait pas à dire.
Les émotions débordaient, les mots manquaient, et la toile est devenue son espace de vérité.

Chaque couleur était un souffle.
Chaque geste, une tentative de tenir debout.
La peinture a été un refuge, un exutoire, un dialogue silencieux entre ses tempêtes intérieures et la matière.
Avec le temps, quelque chose a changé.

Elle ne peins plus seulement pour survivre, elle peins pour vivre.

Aujourd'hui, son travail est un passage : **de l'ombre à la lumière**, du chaos à la transformation, de la survie à la vie.
Ses peinture portent cette traversée. Elles parlent de résilience, d'intensité, de vulnérabilité assumée.
Elles racontent que l'on peut tomber, douter, se perdre… et malgré tout créer.
À travers ses créations, elle cherche à toucher, à réveiller, à faire ressentir.
Elle veux que celui qui regarde puisse s'y reconnaître, y déposer ses propres émotions, y trouver peut-être un écho à son histoire.
Sa peinture n'est pas décorative.
Elle est **vivante**.
Elle est un battement.
Elle est la preuve qu'on peut transformer la douleur en force, et la survie en élan.



Brenda Dibrani, *L'arbre généalogique : Passe par les abysses, pour nous retrouver*, 2026, peinture à l'huile, branche de bois, dentelles, 600cm.



Brenda Dibrani, *entre charge, chair et noyau, il y a la grenade*, 2025, textile : napperon chiné, dentelle, peinture à l'huile, 29 × 29 cm.

Fruit ouvert sur la multiplicité, portant l'idée d'un impact possible.

Le textile en adoucit la surface sans en annuler la force : fruit gorgé de sang, objet de destruction contenu.

La matière, douce et patiente, enveloppe une forme dense, presque organique, où la chair affleure sous la surface.

Suspendue ou posée sur un mur, l'œuvre dialogue avec le vivant, entre croissance et menace, entre fertilité et violence latente.

Ce qui est montré n'explose pas — mais retient, retient l'œil et l'esprit.





Brenda Dibrani, *réincarnation*, 2025, huile sur napperons. 55x69 cm.

Inspiration de Christopher Wood, Carnations in a Glass Jar, 1925



Brenda Dibrani, *Zuleha et le rhizome*, acrylique, 2021, huile, fil de laine, 85x 200 cm.

L'œuvre naît d'une **rupture familiale**, d'un exil intérieur, d'une perte si profonde qu'elle a provoqué une forme de mort mentale. La figure représentée porte cette fracture : un visage altéré, suspendu entre effacement et résistance.

Les fils qui prolongent le corps vers le sol évoquent une chute, une dissolution lente, mais aussi un lien persistant. Quelque chose se défait, mais tout ne disparaît pas. Le fond ornemental rappelle la mémoire, l'origine, ce qui précède la rupture.

Zuleha incarne celle qu'elle a été, celle qui s'est brisée, et celle qui continue malgré tout.
Cette pièce parle de **fragmentation de l'identité** et du geste fragile de se reconstruire à partir des débris.

Zuleha est son deuxième prénom.
Elle l'emploie ici comme un hommage.



Brenda Dibrani, *le silence sous terre*, 2021, huile sur toile, 160cmx 4 .

Jamais séparées auparavant, suite à ma rupture familiale, la figure féminine et mes repères se sont brisés.

INSTALLATIONS

Si la peinture a été son premier souffle, l'installation est devenue son expansion.
Lorsque elle a commencé à expérimenter ce médium, quelque chose s'est ouvert.
Elle avait besoin que cela dépasse le cadre, que l'émotion ne soit plus contenue dans une toile mais qu'elle prenne l'espace, qu'elle respire, qu'elle englobe.
L'installation lui a offert cette possibilité : **créer une présence.**

Elle travaille principalement le tissu. Matière souple, vivante, fragile et puissante à la fois.
Le tissu se plie, se déploie, tombe, s'élève. Il rappelle la peau, le lien.
À travers le tissus elle exprime le **cercle de la vie**, ce mouvement perpétuel entre apparition et disparition, fragilité et grandeur.

Ce qui la fascine dans l'installation, c'est son caractère éphémère.
Elle existe pleinement, intensément… puis elle disparaît. Comme nous. Comme chaque instant.

Brenda cherche la grandeur, non pas pour impressionner, mais pour sublimer.
Pour **donner à la vie** une dimension monumentale. Pour rappeler que même ce qui est fragile peut être immense.
Ses installations enveloppent, traversent l'espace, invitent le corps à ressentir.
Elles ne se regardent pas seulement : elles se vivent.
À travers ces formes textiles amplifiées, elle continue le même geste que dans sa peinture : transformer l'expérience intime en expérience universelle.
Faire de la vulnérabilité une force.
Donner au spectateur un espace où il peut se reconnecter à son propre cycle, à sa propre respiration.
L'installation est pour elle une célébration.
Une **action grandiose** et **éphémère** qui affirme : nous sommes vivants, et cela mérite d'être sublimé.





Brenda Dibrani, *la sirène*, 2024, fenêtre en bois 89x56 cm, tissus, laine, coquillages, dentelles, branches en bois.

Sirène traverse l'exil de février 1999, du **Kosovo** à Pescara.

Elle porte la mémoire d'un passage en mer, d'une naissance suspendue entre deux rives.
Elle a failli naître sur le bateau.
Entre l'eau et le monde.

L'installation déploie un arbre sec, presque arraché, dont les branches s'étirent comme des veines ouvertes vers la lumière. Des fragments marins, coquillages, tissus, talismans y sont suspendus comme des restes, des preuves, des traces d'un déplacement forcé. La mer est invisible, mais elle est partout.

Le tapis devient territoire. Les fils bleus tracent des lignes de fuite, des routes intimes, des cartographies fragiles.

La fenêtre est une frontière : passage vers ailleurs, mais aussi rappel d'une chute. Je suis tombée du troisième étage. Le corps connaît la gravité avant même de connaître l'histoire.
Sirène n'est pas un mythe romantique.

C'est une survivance.
Un cri étouffé devenu souffle.
Une mémoire qui refuse de couler.
Entre naissance empêchée et chute traversée, l'œuvre interroge ce qui nous tient debout quand tout vacille. Elle parle d'exil, de transmission, de corps hérités d'événements plus grands que lui.
Ici, la mer ne sépare pas.

Elle enfante.



Brenda Dibrani, *Ô Mindili* , 2024, il est réalisé en coton, orné de dentelle et de perles brodées à la main.

.

Cette installation textile s'inscrit dans une recherche sur la **psychogénéalogie** et la **transmission intergénérationnelle** des violences symboliques et physiques liées aux rituels de mariage. À partir d'une histoire familiale originaire du Kosovo, l'artiste interroge les dispositifs culturels qui scellent le destin des femmes et inscrivent la violence dans les corps, les gestes et les objets.

Les formes suspendues, composées de tissus blancs translucides, évoquent à la fois le **linge nuptial**, le voile et le **drap de la nuit** de noces. Leur échelle monumentale et leur verticalité produisent une sensation de dépassement, voire **d'écrasement**, plaçant le spectateur face à une présence sans corps. Ces volumes flottants instaurent un espace liminal, entre célébration et contrainte, entre sacré et inquiétude.

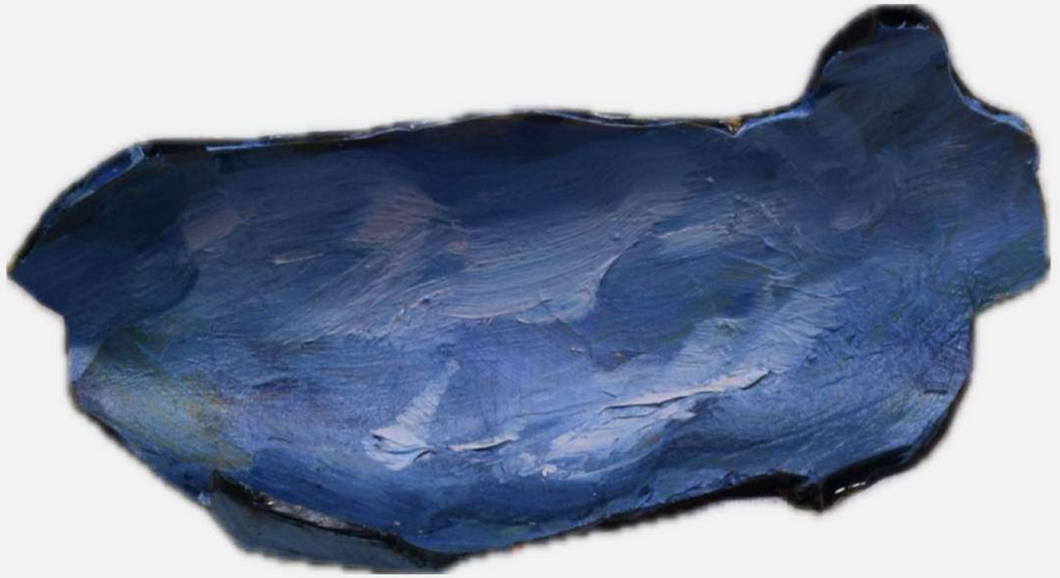
Les interventions textiles rouges — broderies, dentelles, **perles** fonctionnent comme des marqueurs symboliques du **sang**, de la preuve et de la blessure. Elles renvoient au rituel du drap nuptial, à la **virginité** comme exigence sociale, et à la violence normalisée de la nuit de noces, souvent pensée comme un passage obligé. Le textile devient ici surface d'inscription du traumatime, archive sensible d'un corps absent.





Brenda Dibrani, *lacrymale*, 2022, huile sur verres de vin tissus 100x65 cm.

Lacrymale est une installation textile qui explore la larme comme trace d'un trauma contenu. Drapée sur une structure évoquant un corps absent, l'œuvre associe tissus clairs et fragments bleutés rappelant à la fois l'eau, le verre et le regard. Le textile agit comme une surface d'absorption et de protection, recueillant ce qui déborde sans jamais l'effacer. Entre fragilité et tension, Lacrymale interroge la mémoire émotionnelle, le corps dissous et les mécanismes de survie face à la douleur héritée.



L'ÉCRITURE

Brenda a longtemps été **silencieuse**.
Les mots se coinçaient.
Le bégaiement ralentissait sa voix, fragmentait ses phrases, brouillait sa présence.
Parler lui demandait un effort immense.
Alors **elle s'est tue**. Mais le silence n'a jamais été vide.
À l'intérieur, tout criait.

Son écriture est brute, sensible, traversée par l'émotion.
Elle ne cherche pas à plaire, elle cherche à être vraie.
Elle est le prolongement naturel de ma pratique artistique : une matière intérieure qui devient visible.
Écrire est devenu un passage. Un espace où la parole ne tremble plus.
Sur la feuille, Brenda ne bégaie pas. Les mots sortent entiers, directs, indomptés.
L'écriture est un cri muet posé sur le papier,
un cri qui ne demande plus la permission d'exister.

Cette arme, elle ne l'a pas créée seule.
Brenda a **héritée de sa grand-mère,** elle lui a transmis, consciemment ou non, cette force discrète.
Cette capacité à tenir par les mots, à résister par l'encre, à transformer l'épreuve en trace.
Écrire, c'est aussi prolonger sa voix.
Continuer une lignée de femmes qui n'ont pas toujours pu parler fort,
mais qui ont su laisser une empreinte.
Si la peinture a permis à Brenda de survivre,
si l'installation lui a permis d'habiter l'espace, l'écriture **lui a rendue sa voix(e).**

C'est son **arme ultime**.

À LA QUÊTE DE MA MER(È)

CRÉATION LITTÉRAIRE



AVANT PROPOS

Ce projet d'écriture est né d'un besoin intime : celui de ne pas laisser disparaître des vies, des voix et des souvenirs qui ont trop souvent **été réduits au silence.**

Brenda vient d'un monde où les histoires ne s'écrivent pas toujours dans les livres. Elles se transmettent autour d'une table, dans une cuisine, dans les gestes du quotidien, dans une recette que l'on refait comme autrefois, dans un souvenir que l'on laisse échapper sans vraiment s'en rendre compte. Dans sa famille, au Kosovo, **les femmes et les hommes roms** ont vécu des choses que beaucoup portent encore en eux sans les dire.

La guerre a traversé leurs vies. Elle a fait partir des familles, brisé des maisons, déplacé des existences entières. Mais le plus difficile n'est pas toujours ce qui s'est passé. **Le plus difficile est parfois d'en parler**. Beaucoup se taisent : par pudeur, par douleur, ou parce qu'ils pensent que personne ne veut vraiment entendre.

Ce projet n'est donc pas un livre qui cherche à arracher des confidences. Ce n'est pas un interrogatoire de la mémoire. C'est plutôt **une présence, une écoute.** Brenda souhaite être cette voix qui écoute longtemps, patiemment, jusqu'à ce que les silences se relâchent, jusqu'à ce que les mots trouvent doucement leur chemin.
Elle ne veut pas seulement recueillir des récits de guerre ou d'exil. Elle veut commencer par ce qui semble simple : les habitudes, les recettes, les gestes du quotidien, les choses que les gens aimaient faire. Car souvent, c'est dans ces moments-là que la mémoire s'ouvre. Une odeur, un plat, un souvenir d'enfance… et peu à peu les histoires reviennent.

Peut-être qu'au fil du temps, certains se sentiront assez en confiance pour déposer ce qu'ils portent depuis des années : leurs peurs, leurs pertes, leurs blessures. Non pas pour rouvrir les plaies, mais pour ne plus rester seuls avec elles.

Si ce livre existe un jour, il ne sera pas seulement un recueil de souvenirs. **Il sera un espace où des voix longtemps retenues** pourront enfin être entendues. Un endroit où les histoires des femmes et des hommes roms du Kosovo pourront exister, dans toute leur humanité — avec leurs douleurs, mais aussi avec leur dignité, leur force et leur mémoire.

07.60.50.69.80

Brendibrani@gmail.com

Brenda-Dibrani.com (en finalisation)

Brenda Dibrani

@douleur.jaune

